



L'ACCEPTABILITE SOCIALE DES OBJETS COMMUNICANTS LIES AU CORPS

LES OBJETS DES « DEUXIEME » ET « TROISIEME GENERATIONS »

ENQUETE EXPLORATOIRE

FRANCE TELECOM

DECEMBRE 2000

RESULTATS D'ANALYSE DE L'ANIMATION DE GROUPE

Direction scientifique :

Dominique DESJEUX, Professeur d'Anthropologie sociale et culturelle à l'Université Paris V-Sorbonne, Directeur scientifique d'Argonautes

Etude réalisée par :

Laure CIOSI-HOUCKE, Anthropologue, Responsable d'études à Argonautes, Chercheur associé au CERLIS (CNRS/Paris V- Sorbonne)

Nina TESTUT, Anthropologue, Responsable d'études à Argonautes, Chercheur associé au CERLIS (CNRS/Paris V- Sorbonne)

SOMMAIRE

SOMMAIRE.....	2
INTRODUCTION.....	3
I. L'IMAGINAIRE DES OBJETS COMMUNICANTS	4
A. L'IMAGINAIRE DE L'INVENTION	4
B. L'IMAGINAIRE DES OBJETS COMMUNICANTS : UN IMAGINAIRE AMBIVALENT DE L'UTOPIE A LA CATASTROPHE	6
1. Les objets communicants sont des objets du futur.....	6
2. D'un monde de libération... ..	6
3. ... à un monde d'aliénation.	8
II. L'IMAGINAIRE DE LA MATIERE INCORPOREE.....	15
A. L'ACCEPTABILITE DE L'INCORPORATION SUR L'ECHELLE DE L'UTILE	15
1. De l'utile au futile, du permis au proscrit	15
2. Un utile préventif ou curatif : « mieux vaut guérir que prévenir ? »	16
3. Le problème de l'irréversibilité et du choix : pouvoir le retirer.....	17
B. L'ACCEPTABILITE DE L'INCORPORATION ET L'IMAGE SYMBOLIQUE DU CORPS : UN IMAGINAIRE DE L'APPROPRIATION.....	18
1. Les matières acceptables dans son corps	18
2. L'image acceptable de son corps : un rapport à la « normalité ».....	22
C. LA DESHUMANISATION COMME CONSEQUENCE DE L'INCORPORATION DES OBJETS COMMUNICANTS	24
1. Le corps comme un « tout » intouchable	24
2. La nature de l'homme en question.....	27
CONCLUSION	30
BIBLIOGRAPHIE.....	32
ANNEXE.....	33

INTRODUCTION

Notre étude porte sur l'acceptabilité sociale des objets communicants de deuxième et troisième « génération ». Ces objets sont relativement peu connus du grand public, et ce pour la simple raison qu'ils ne sont pour la plupart qu'au stade de prototype. Mais ce contexte n'est pas défavorable à l'analyse de l'acceptabilité de ces objets. Au contraire, il permet de faire émerger les éléments essentiels à l'analyse de l'imaginaire. En effet, l'imaginaire est une composante d'un ensemble plus vaste, celui des représentations. Mais tandis qu'en tant que représentation la perception semble devoir passer par l'objectivation concrète et par un processus de connaissance qui se veut en partie conscient et « rationnel », l'imaginaire fonctionne sur un autre registre, avec une autre rationalité que celle de la preuve matérielle. L'imaginaire est lié à l'émotion, au symbolique et au sens. Et, comme l'écrit Victor Scardigli dans son étude sur l'imaginaire du progrès¹, « *L'imaginaire social ignore toute préoccupation de preuve* », et « *moins il y a de faits observables et plus il y a d'imaginaire* ».

L'imaginaire de l'acceptabilité des objets communicants a été obtenu lors d'une animation de groupe, grâce à des techniques associatives ou projectives comme le « portrait chinois »² et le concassage, afin de dresser les différents univers imaginaires qui leur sont associés. Quelques exemples d'objets communicants issus de chacune des deux générations ont été proposés aux membres du groupe afin qu'ils puissent se projeter dans une situation d'usage et nous révéler leurs opinions, leurs sensations et laisser parler leur imagination.

Cette analyse se structure en deux parties. Dans un premier temps, nous présenterons l'analyse de l'imaginaire des objets communicants, qu'ils soient de deuxième et de troisième « génération », c'est-à-dire proches du corps, et intégrés au corps, ainsi que celui des inventions.

Dans un second temps, afin de mesurer l'acceptabilité du public envers les objets communicants de troisième « génération », nous nous focaliserons sur l'intégration des objets dans le corps. Nous tâcherons d'analyser un imaginaire de la matière incorporée, ainsi que celui des conséquences envisagées sur l'avenir de l'homme.

¹ In GRAS A., POIROT-DELPECH S. (éds.), 1989, *L'imaginaire des techniques de la vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan.

² Le principe du « portrait chinois » consiste à demander « si les objets communicants étaient un film, ce serait... », puis à faire expliciter les associations par chacun des membres du groupe.

I. L'IMAGINAIRE DES OBJETS COMMUNICANTS

Suite aux entretiens³ nous avons pu formuler l'hypothèse que l'imaginaire des objets communicants participaient à un univers plus large qui est celui de l'invention. C'est pourquoi nous avons exploré l'imaginaire des objets communicants à partir de cet univers plus global. **De manière classique, cette imaginaire balance de façon paradoxale entre l'image d'un monde parfait, l'idéal paradis, et celle d'un monde de catastrophe, proche de l'enfer.** Nous présenterons tout d'abord, les univers de l'invention, puis dans un deuxième temps, les imaginaires des objets communicants qui suivent tous deux cette même construction.

A. L'IMAGINAIRE DE L'INVENTION

Sur un mode spontané, **l'univers de l'invention est plutôt positif**, puisque il évoque les notions de « *progrès, bien-être, brevet, changement, aéronautique, nouveauté, électricité, confort, concours Lépine* ».

Les inventions sont par ailleurs spontanément associées aux **capacités humaines**. Celles mobilisées pour inventer, comme la « *créativité* » et « *l'imagination* », représentent elles aussi des notions positivement connotées. Plus particulièrement, le monde des inventions évoque certains hommes comme « *Léonard de Vinci* », « *Pasteur* » ou, de manière plus globale, le monde de la « *recherche* », et celui des « *chercheurs* ».

Mais rapidement, **les inventions rappellent certaines catastrophes** auxquelles l'homme a abouti à cause de cette continuelle *course au progrès* appelée par certains la « *course au pire* », du fait de son esprit de « *compétitivité* » et de sa psychologie « *mégalo maniaque* ». En effet, le mot invention évoque aussi l'imaginaire de la guerre, en particulier avec l'utilisation du nucléaire - « *Hiroshima, bombe, nucléaire, chambres à gaz* » -, celui de la manipulation génétique et de l'alimentation - « *clonage, OGM, farines animales, farines alimentaires* » - et celui des conséquences de « *la consommation à outrance* », avec la pollution : « *pollution, bagnoles, produits chimiques, effet de serre, challenge, compétition, les faux besoins, fuite en avant, gaspillage, déchets radioactifs* ». Pour les personnes présentes lors de cette table ronde, ces « *dérapages* » sont dus aux « *effets pervers* » des inventions et de « *la nouveauté* » que l'homme ne peut « *maîtriser* ». L'homme se ferait dépasser par ses propres trouvailles qui finissent par lui « *échapper* ».

Les conséquences de ces inventions se situent sur un continuum dont les deux pôles sont, d'une part **l'amélioration de la condition humaine** et, d'autre part, **la destruction de l'homme**. En effet, si les inventions servent à « *aider* » l'être humain, à le faire « *avancer* » et

³ Entretiens menés par le groupe d'étudiantes travaillant sur l'acceptabilité des objets communicants liés au corps, dans le cadre de cette même étude pour France Télécom.

« progresser » et surtout à lui « améliorer » sa vie en lui apportant du « bien-être », de la « liberté », du « temps » et une meilleure santé grâce au « progrès médical » (« opérations », « systèmes opératoires », « lentilles souples », « pilule », « tranquillisants », « anesthésies », « neuroleptiques ») et « technique » (« machines à laver le linge », « aviation », « transports », « ordinateur »), elles l'entraînent par ailleurs vers la « solitude » (citée par plusieurs enquêtés), « l'individualité » et « la mort ».

L'univers de la communication est aussi lié à celui de l'invention. « Le téléphone » et « Internet » sont considérés comme des inventions positives permettant « la rapidité » et « l'interactivité », contrairement aux inventions potentielles et futures comme le « téléphone portable implanté », « micro greffé » perçu comme quelque chose de « terrifiant », « qui devrait être interdit par la loi ».

Pour finir sur l'imaginaire global de l'invention, dans lequel se trouve inséré celui des objets communicants, remarquons que l'invention reste quelque chose de plutôt positif étant donné **l'optimisme qui règne dans l'imaginaire des inventions du siècle à venir**. Avec la question « *Quelles seraient les inventions du siècle prochain ?* », l'imaginaire bascule à nouveau vers la croyance d'un monde idéal. Grâce aux « voitures non-polluantes », à « l'énergie propre », « nous ne vivons plus dans la pollution ». Grâce aux inventions techniques du domaine de la communication et des transports « on aura des ordinateurs portables avec plus de capacité », « des choses plus performantes et plus petites », et « des transports aériens plus rapides ». Enfin, grâce à la connaissance, « on pourra » « reconstruire les cerveaux », « développer des cellules nerveuses, comme les moelles osseuses », et trouver « certains vaccins qui nous donneront la jeunesse éternelle ».

B. L'IMAGINAIRE DES OBJETS COMMUNICANTS : UN IMAGINAIRE AMBIVALENT DE L'UTOPIE A LA CATASTROPHE

L'imaginaire des objets communicants se situe, comme celui des inventions, sur un continuum dont les deux pôles sont, d'une part **l'amélioration de la condition humaine** et, d'autre part **la destruction de l'homme**. Nous allons voir que l'imaginaire bascule d'un **monde de libération** à un **monde d'aliénation**.

1. Les objets communicants sont des objets du futur

Tout d'abord, notons que les objets communicants ne sont pas encore considérés comme des objets contemporains. L'analyse du test projectif montre clairement que les objets communicants sont envisagés comme des objets appartenant au monde futur.

En effet, tous les films évoqués à la suite de la question « Si les objets communicants étaient un film, ça serait... » sont des films de science-fiction : « *Metropolis*, *Matrix*, *Total Recall*, 1984, *Star Wars*, *Le cinquième élément*, *Bienvenue à Gattaca*, *Brazil* ou *James Bond*, *Mission Impossible*, *Maman, j'ai loupé l'avion* ».

Les différentes explications données par les individus au sujet de leur choix sont souvent liées à **l'atmosphère** « *futuriste* » (tous les films), « *moderne* » (*Metropolis*, *Matrix*) et « *folle* » (*Metropolis*) de ces films ; à **l'ambiance** « *froide* » (*Brazil*), « *glauque* » (*Metropolis*), voire « *insupportable* » (*Brazil*) de ces univers ; et enfin aux **héros** souvent « *robotisés* » (*Matrix*, *Total Recall*, *Star Wars*, *Le cinquième élément*, *Bienvenue à Gattaca*, *Mission Impossible*) et toujours équipés de « *milliers de gadgets* » (*Mission Impossible*, *James Bond*). **La peur du traçage et du flicage** a elle aussi été évoquée avec l'exemple du « *Cinquième élément* » où « *il y a du flicage partout parce qu'il lui intègre des puces* », et de « *Bienvenue à Gattaca* ». Enfin, **l'aspect ludique** des objets communicants apparaît lui aussi à travers ces projections. « *James Bond* », pour son équipement toujours perfectionner et à la pointe des « *dernières technologies* », a été cité dans ce sens, ainsi que « *Mon oncle* » de Tati, pour sa manière **humoristique** de traiter « *l'arrivée de tous ces outils modernes* » qui finissent par devenir « *fous* » comme « *la machine à café qui se met à distribuer des cacahuètes* ».

2. D'un monde de libération...

Les objets communicants participent à l'imaginaire du progrès « libérateur », améliorant sans cesse la vie de l'homme.

a. *Un monde magique où tout est possible*

Comme nous venons de le noter, les objets communicants sont considérés comme des objets d'un monde irréel et futur, et leur existence, de même que leur utilisation, relève de

l'incompréhensible et de la **magie**. Ainsi, de manière spontanée, il a été dit que les objets ne pouvaient pas communiquer, cette capacité étant réservée au monde du vivant ; c'est pourquoi les objets communicants ont un côté magique :

« Ce sont les personnes qui communiquent, pas les objets. »

L'exemple de la bague communicante⁴ a lui aussi fait émerger cette notion de magie :

« Le côté magique de la bague me séduirait énormément. »

Par ailleurs, les objets communicants ont un côté magique dans la mesure où **ils sont sans lieu**. Contrairement aux objets « classiques » qui sont habituellement associés à un lieu, les objets communicants sont **utilisables partout** et **en permanence**. Ils sont ainsi capables de **dépasser les limites de l'espace et du temps** :

« Ils sont sans lieu, ils sont partout. »

« On peut l'avoir tout le temps et partout. »

b. Un monde de liberté et de démocratie

Les objets communicants participent à l'utopie démocratique et libertaire. Grâce à eux, les hommes vont se « rapprocher », « il n'y aura plus de frontières », et « le monde va se démocratiser », et deviendra « un village où tout le monde communique » :

« Ca peut aider à la démocratie, car les gens peuvent s'apercevoir que chez eux y a de gros problèmes, en communiquant avec les pays comme le nôtre... »

A un niveau plus concret et matériel, **les objets communicants sont libérateurs de temps** car ils permettent aux individus de **se débarrasser des tâches astreignantes** :

« Grâce à eux, on gagne du temps. »

« Le frigo communicant, ça permet d'éviter tout ce qui est chiant. »

« C'est cette idée de simplifier les trucs chiants de la vie, comme sortir sa carte orange [cette personne parle d'une puce incorporée remplaçant la carte orange] »

Cette ouverture vers un univers du « faire-faire » permet de rêver à un monde où tout le temps gagné grâce à l'aide des objets serait utilisé pour les **loisirs** :

⁴ La bague communicante suit le même principe de fonctionnement que la montre du même nom, à savoir, les fonctionnalités du téléphone portable et du Wap.

« *Quand le frigo fait les courses à ma place, j'ai le temps d'aller voir les copains.* »

« *Un truc qui te permet de te rappeler d'un rendez-vous, c'est bien, car ça t'évite de penser aux choses matérielles du quotidien et ça me permet de rêvasser, de lire un bouquin, d'être tranquille. C'est plus une catastrophe, car si tu oublies, on te le rappelle.* »

Ces objets illustrent encore une fois l'univers de liberté du monde idéal, quant à l'ouverture qu'ils offrent en terme de liberté physique et de **mobilité** :

« *C'est la mobilité des nomades.* »

« *Ca permet la liberté de mouvement.* »

Ils permettent par ailleurs **d'improviser**, ce qui correspond à une liberté d'organisation, étant donné qu'ils rendent les individus joignables en permanence et toujours potentiellement en contact. C'est pourquoi l'une des actions associées aux objets communicants est de « *pouvoir organiser des rencontres imprévues* ». Dans le test projectif, les verbes associés aux objets communicants ont d'ailleurs une connotation positive : « *guider, aider, accompagner, échanger, rassurer, transmettre, accéder à, sécuriser, informer, s'informer, secourir, sélectionner, gagner du temps, frimer, dialoguer, s'organiser* ». Seul le verbe « *frimer* » peut apparaître comme porteur d'une connotation négative, mais dans un registre léger, exprimant simplement l'idée d'une superficialité de l'objet et d'une certaine futilité.

3. ... à un monde d'aliénation.

Si les actions associées aux objets communicants sont du domaine du positif, les ambiances quant à elles révèlent plutôt un imaginaire négatif : « *solitude, froid, agité, silencieux je pense aux petites touches silencieuses du clavier, solitaire, bouffeur d'énergie, dévoreur, ça prend l'énergie des gens, usant, techno, musique techno, des bip-bip, un silence un peu cristallin* ».

a. Un monde où règne le froid et la solitude

L'ambiance froide semble être une évidence issue d'une sensation parfois difficile à expliquer pour les personnes interrogées :

« *Le froid c'est tellement évident pour moi que je ne peux pas l'expliquer. Ma première sensation c'est que j'ai froid, parce que je pense aux techniques médicales, scanner, IRM, mammographie, c'est terrifiant. Internet, c'est froid. Ma fille a fait une expérience toute seule dans pièce vide pendant 12 jours, avec Internet ; j'aurais aimé qu'il y ait au*

moins un four. M'imaginer dans une pièce vide avec Internet, ça me fait froid dans le dos, ça fait laboratoire ».

La solitude, vision négative et paradoxale avec l'idée de communication, s'explique par le fait que les individus appréhendent le fait que les objets communiquent à leur place et, par conséquent, que eux-mêmes **arrêtent de communiquer en face-à-face** :

« Solitaire : c'est un face à face, c'est des objets qui communiquent, donc ils remplacent les humains dans cette fonction de communication ».

L'ambiance « agitée » n'est pas antinomique de celle évoquée par le mot « *silence* » car elle ne correspond pas à l'agitation bruyante, mais au fait d'**être dépassé et envahi par les objets** :

« Le fait d'avoir beaucoup d'objets communicants va créer un espèce de truc agitant dans certaines situations, peut-être parce qu'on ne sait pas très bien s'en servir, on est débordé par l'objet ».

La crainte évoquée à travers les rapprochements faits entre les objets communicants et le « *froid* » le « *silence* », la « *solitude* » est celle de **la perte du lien social**.

b. Un monde où l'homme perd sa liberté

Dans l'imaginaire des objets communicants se développe une théorie du complot et de la menace. Les individus ont une appréhension négative de l'arrivée des objets communicants dans leur vie. Ayant déjà l'expérience du téléphone portable, d'Internet et des cartes bancaires, qui ouvrent la possibilité d'être **toujours repérable**, les individus développent un **imaginaire de la conspiration**. D'où une méfiance *a priori* à l'égard des objets communicants.

◆ La méfiance *a priori*

Dans l'imaginaire général, les objets communicants évoquent le « *flicage* », le « *contrôle* », « *l'arnaque* » et « *l'esclavage* » « *car les entreprises réfléchissent et le consommateur va acheter et dépendra de ça* ».

La peur de « *l'arnaque* » induit une forte **méfiance** de la part des consommateurs. Les offres sont perçues comme des **alliances occultes**, proposées par un « *ils* » inconnu, dont l'objectif se réalise aux dépens des consommateurs :

« Les opérateurs vont en profiter ».

« Le "ils" pour moi c'est les mecs qui essaient de te vendre des trucs avec le marketing téléphonique. Tu as une augmentation dans ton job et il y a des mecs qui t'appellent, du jour au lendemain, qui savent combien tu gagnes. »

« *Le "ils" c'est Big Brother : l'État, France Télécom, Bouygues.* »

On retrouve ici l'idée développée par Michael Herzfeld⁵ selon laquelle le *factum*, qui était le destin dans la Grèce Antique, serait l'équivalent aujourd'hui de la bureaucratie. Le « ils » manipulant les individus dans le monde occidental ne serait plus le destin, guidé par les dieux, mais la **bureaucratie moderne**.

◆ **Le traçage**

Les individus ont déjà l'impression d'être espionnés par le biais de l'usage d'Internet et de leur téléphone mobile ; ils parlent souvent de « *flicage* », et « *d'espionnage* », considérés comme « *une atteinte à la liberté* ».

« *Les objets communicants, c'est le problème du flicage, on n'est plus libre* ».

« *On pourra être pisté* ».

Ils ne veulent pas que des inconnus puissent savoir à n'importe quel moment où ils se trouvent, et souhaitent préserver leur intimité et leur tranquillité :

« *On arrive avec le portable, on vous dit "bonjour, vous êtes arrivé à Athènes" ; j'ai pas envie : je veux être tranquille à l'étranger* ».

« *Si j'ai un portable, j'ai pas envie qu'ils sachent quand je l'ai utilisé...* »

De plus, le fait de ne savoir ni s'ils sont réellement tracés, ni à quoi servent les informations que peuvent recueillir les opérateurs ou, plus globalement, le « ils » si souvent employé, ni où ces informations vont exactement, accentue cette méfiance :

« *Les infos, elles vont où ?* »

« *Si on ne sait pas qu'on est fliqué, ça peut être dérangeant* ».

« *Le "ils" dont on parle, c'est le fait de savoir qu'y a peut-être des gens qui peuvent exploiter cette information sans qu'on le sache. Le FBI peut faire une recherche sur Internet et tout savoir* ».

◆ **La volonté de conserver l'autonomie et le choix**

Les consommateurs, dans un contexte de suspicion, attachent d'autant plus d'importance au fait de conserver le **choix** d'être ou de ne pas être consommateur. Il s'agit pour eux d'être **acteurs** plutôt que d'être passivement soumis à l'offre de services. C'est ce que montre Jean-

⁵ Herzfeld M., 1984, *The social production of indifference, Exploring the symbolic roots of Western bureaucracy*, The University of Chicago Press.

Noël Kapferer dans *Les chemins de la persuasion*⁶. Mais, dans le domaine de la consommation des objets communicants, les consommateurs sont obligatoirement dans une logique d'offre et non de demande, puisque ces objets n'existent pas encore. D'où la naissance d'une certaine inquiétude :

« *Est-ce qu'on a donné la possibilité aux gens de choisir ?* »

La recherche de l'autonomie traduit aussi le **refus de se laisser manipuler**, et au delà, la volonté de s'affirmer ou, du moins, de se percevoir comme un consommateur intelligent :

« *Il faut garder le choix et la maîtrise de l'objet, c'est un facteur d'indépendance* ».

« *Il faut être un utilisateur averti, comme pour le portable, comme pour Internet* ».

Cependant, les individus se sentent **obligés et forcés** de participer à ce type d'évolution :

« *On ne peut pas y échapper, on est forcé de suivre le flot, c'est un asservissement* ».

De plus, dans le cadre de la consommation des objets communicants, les individus ont **peur de se faire manipuler par l'objet** et d'en perdre la maîtrise. C'est pourquoi, quand il a été demandé quel serait la matière des objets communicants, une femme a répondu l'argile : une matière malléable n'offrant aucune résistance à la personne qui la travaille :

« *L'argile, parce que c'est quelque chose d'agréable à toucher et on en fait ce qu'on veut, on peut le mettre en forme comme on veut, je peux m'en servir comme je veux, c'est moi qui maîtrise le truc et pas lui qui me bouffe !* »

Pour les objets plus prêts du corps, comme le patch émotionnel, la peur est encore plus grande car la **perte de la maîtrise de l'outil qu'on a sur soi amène la peur d'une perte de la maîtrise de soi** :

« *Ce qui me fait peur, c'est le manque de maîtrise* ».

En effet, les émotions font partie des choses que l'homme contrôle difficilement, le ressenti n'étant pas maîtrisable et son expression ne l'étant que partiellement. Ce contrôle partiel constitue la **pudeur** et l'**intimité** des individus. Or, avec un outil qui permet de transmettre les émotions, le contrôle devient impossible et cette pudeur disparaît :

« *Au téléphone, on choisit de téléphoner, alors que là, ça passe sans que je veuille donner cette information, j'ai de la pudeur et, avec ça, il n'y a plus de pudeur* ».

« *Là, l'émotion est exprimée mais pas maîtrisée* ».

⁶ Kapferer J-N, 1985, *Les chemins de la persuasion, Le mode d'influence des médias et de la publicité sur les comportements*, DUNOD.

« C'est désagréable d'envoyer une émotion qu'on ne voulait pas envoyer ! »

C'est pourquoi, l'exemple du patch émotionnel a fait émerger spontanément la notion de viol, de *mis à nu* et d'*abus* lors de l'animation de groupe :

« Les dangers du patch, c'est d'être mis à nu ».

« Ca me fait penser au lecteur de mensonges, en encore pire ; c'est un abus à 100%! »

« Y a un film avec un viol (Strange Days) et il fait revivre le viol à la personne qui se fait violer en lui mettant des lunettes, c'est horrible ».

Toujours dans l'objectif de préserver leur autonomie, les individus veulent conserver le **choix** :

« Est-ce que j'ai le droit de l'enlever la nuit ? »

« Pour le fun, d'accord, si on peut l'enlever ! »

◆ **La peur de devenir l'esclave des machines**

A « L'ère de la facticité » du « faire-faire », **le rêve de libération, devient cauchemar d'aliénation**. Les individus ont peur de devenir dépendants des objets, voire de devenir leurs esclaves : ils emploient les termes « *d'esclavage* » et « *d'asservissement technique* » lorsqu'ils évoquent les dangers des objets communicants.

Si la machine se met à faire des choses vitales pour l'homme, comme s'occuper de son approvisionnement en alimentation, l'homme en deviendra dépendant :

« Quand le frigidaire tombe en panne, il faut rester trois semaines sans manger, on devient dépendant ».

D'après les personnes interrogées, cette dépendance s'accroîtra dans le temps, puisque l'homme va finir par oublier comment se nourrir, comment faire son marché ou simplement communiquer :

« Les machines vont commander, vont tout faire, on ne saura même pas comment faire le marché ; à long terme, c'est la dépendance ».

« Les machines font tout à notre place, elles font les courses et communiquent à notre place, on va plus savoir faire quoi que ce soit ».

On assiste là au **paradoxe du consommateur qui veut à la fois être assisté et indépendant**. C'est le « *double bind* » de l'école de Palo Alto et tout spécialement de

Gregory Bateson⁷. Les consommateurs sont à la fois **séduits par l'utilité** des objets communicants et **repoussé par cette intrusion dans leur vie privée**. Ils évoquent le problème de « l'intrusion », de l'« indiscretion » et de la « distinction vie privée et professionnelle où les barrières s'estompent ».

◆ **La peur de la perte de l'individualité**

La délégation des services, comme l'aide au voyage grâce à la montre communicante qui donne des informations sur le lieu où l'on se trouve, ou bien le réfrigérateur qui nous libère de certaines tâches ménagères, touche à la question anthropologique de la place et du **déplacement des frontières entre l'intime, le privé et le public**. Le recours à un service pour son voyage ou pour les tâches ménagères est perçu par certains interviewés de manière négative. Il reflète à leurs yeux un manque d'imagination et, dans une certaine mesure, une forme de fainéantise, de conformisme et de routinisation :

« Le problème, c'est l'habitude : le frigo commande la même chose ; la robotisation, ça fait que nos choix sont restreints : ils nous guident, on n'a plus de variétés ».

Si la montre peut être appréciée pour faciliter l'accès à des informations précises dont l'utilité est claire - le besoin de voir un médecin ou d'obtenir l'horaire d'un bus, par exemple - , son côté « assistant de voyage » a été critiqué pour diverses raisons qui touchent au « sens » même du voyage et à l'**expression de l'individualité**.

C'est pourquoi il peut rendre le voyage « frustrant » en amoindrissant les aspects « découverte » et « aventure personnalisées » recherchés lors des voyages :

« Moi je préfère découvrir le village moi-même, il n'y a plus de découverte si c'est comme ça ».

« C'est frustrant parce qu'on se dira qu'on est passé à côté de tout ».

« J'aime bien me débrouiller, bien sûr en cas d'urgence c'est bien, mais il y a moins de défi avec trop d'assistance ».

L'intérêt du voyage peut alors perdre tout son sens :

« Ca ne me donne plus envie de voyager si c'est comme ça! ».

La peur sous-jacente est « l'**uniformisation** », la crainte de faire le même voyage que tout le monde, de manger la même chose que tout le monde, d'être identique à tout le monde. C'est la peur de la **négation de l'individualité**. L'individu a l'impression d'être contrôlé, canalisé et, du même coup, dépossédé d'une expérience personnelle.

⁷ Bateson G., T. I 1977 & T. II 1980, *Vers une écologie de l'esprit*, Seuil.

d. Un monde de maladie et de mort : « la dévoration »

Enfin, le « *silence* », la « *maladie* » et la « *mort* », révèlent l'autre extrémité du continuum de l'imaginaire des objets communicants. Des phrases comme « *Ca va nous détruire le cerveau* », « *Il était question qu'ils mettent sur le portable les mêmes choses que sur les paquets de cigarettes* », « *il risque de nous provoquer des maladies* » illustrent clairement cette idée. Par conséquent, les individus ont le sentiment que les objets communicants, perçus comme des « *bouffeurs d'énergie* » – « *ça prend l'énergie des gens* » – ou comme des « *dévoreurs* », vont finir par détruire l'homme. On retrouve ici l'idée de « dévoration », depuis longtemps présente dans l'imaginaire humain et notamment à la base de nombreux mythes grecs.

II. L'IMAGINAIRE DE LA MATIERE INCORPOREE

Afin de comprendre l'imaginaire de l'acceptabilité des objets communicants de la troisième « génération », nous avons travaillé sur **l'imaginaire de l'appropriation** en terme de **matière incorporable**⁸. En effet, lors des entretiens, nous nous étions rendu compte d'une certaine **incohérence** entre l'idée de rejeter toute incorporation d'objets communicants pour la simple raison d'un refus total d'ajout dans le corps, alors que les individus acceptent par ailleurs des bridges dans la bouche. Mis face à cette incohérence, les interviewés avaient alors recours à **la notion d'utilité** : « *un bridge, c'est utile, alors qu'un téléphone dans la tête ne l'est pas* ». Pourtant, tout le monde accepte de se percer les oreilles pour y mettre des boucles, ou encore de s'injecter du silicone dans les seins et les lèvres pour être plus séduisant. Mais l'esthétisme est-il utile ? Que cache cette notion d'utilité ? Par ailleurs, les interviewés ont montré un dégoût spontané pour certaines incorporations. A quoi ce dégoût est-il lié ? Au principe même d'incorporation ? Au mode d'intervention ? A la matière ? A l'image qui leur est renvoyée d'eux-mêmes ?

Afin d'approfondir ces pistes de réflexion, nous avons cherché à travailler sur les matières que l'on accepte dans son corps et sur la notion d'utilité et de possible.

A. L'ACCEPTABILITE DE L'INCORPORATION SUR L'ECHELLE DE L'UTILE

1. De l'utile au futile, du permis au proscrit

L'intégration d'une puce dans le corps est légitime lorsqu'elle est vitale. C'est pourquoi elle est spontanément acceptée lorsqu'il s'agit d'une intégration pour une **raison médicale** :

« *Pour tout ce qui est médical, ça se justifie* ».

« *C'est très bien [un capteur intégré dans le corps] !* »

De plus, les personnes présentes avaient acquis une certaine habitude de ce type de pratiques, déjà mises en application dans le cas de **problèmes cardiaques** et de **diabète** et très largement médiatisées :

« *Ils l'ont déjà mis en application, avec des gens qui sont à l'hôpital, et les diabétiques aussi* ».

« *Ils viennent de le mettre en application pour les cardiaques* ».

⁸ Les exemples qui ont été donnés lors de la table ronde sont une **puce intégrée** qui communique directement avec le médecin traitant et des **barrettes de mémoire**, intégrées dans le cerveau permettant d'optimiser les performances de mémorisation.

Ces techniques participent à l'imaginaire positif du progrès, dont le champ médical fait partie. Dans ce domaine, toute intervention semble correspondre à une « *amélioration* » en terme d'« *efficacité* », de « *vitesse* » et de « *rapidité* », notions perçues positivement dans ce contexte :

« Si ça permet de soigner mieux, oui, c'est parfait ».

« Pas d'objections, c'est positif l'amélioration des soins, l'efficacité, la rapidité, c'est hyper important dans le domaine médical ».

« C'est un progrès considérable ! »

En revanche, dès que l'on s'éloigne du domaine du vital, l'intégration d'une puce perd tout son intérêt. Par conséquent, sortie du contexte médical, cette intervention paraît **futile** voire **ridicule** :

« Si c'est juste pour ouvrir la porte du parking, c'est un peu plus chiant ! »

« Les autres applications que médicale, ça reste futile ».

« Faut pas que ce soit trop futile non plus ».

Il existe donc une échelle de l'acceptation de l'incorporation des objets. **Plus l'objet est supposé utile, plus l'acceptation de son incorporation est possible. Ainsi, plus on se rapproche du corps, plus l'utilité de l'objet doit être grande.** Cependant, la notion d'utilité est variable selon les individus, les cultures, les groupes d'appartenance et les périodes historiques. Nous allons l'analyser maintenant en comparant, toujours dans le domaine de la santé, la variabilité de l'utilité préventive et curative.

2. Un utile préventif ou curatif : « mieux vaut guérir que prévenir ? »

Dans l'imaginaire, le concept même de suivi à distance du malade, grâce à un système technique est perçu comme une forme d'enfermement, de repli sur soi, qui paradoxalement renverrait toujours à l'individu l'image de son statut de malade. En enfermant l'individu dans un **statut d'assisté**, le contrôle technologique de son état de santé s'apparenterait à une forme de contrôle social qui signifierait une **perte d'autonomie** :

« Très bien dans une situation de santé précaire, mais psychologiquement, le fait d'être suivi tout le temps, est-ce qu'il n'y a pas un effet pervers ? est-ce qu'on n'entretient pas le fait que tu es malade ? tu es toujours centré sur toi ! »

Cette perte d'autonomie déposséderait finalement la personne de son statut d'adulte conscient, libre et autonome, en le réduisant à l'état physiologique le plus assisté : **l'état foetal** :

« Faut pas être en permanence centré sur soi, y a le côté cordon ombilical, parce que le médecin te suit tout le temps ».

Ainsi, être en permanence suivi médicalement est perçu comme une forme **d'égoïsme**, voire **d'hypocondrie** ; c'est pourquoi ce état est accepté et légitimé dans le cas de personnes réellement atteintes de maladie, et non dans le cas de personnes en bonne santé :

« S'il y a un problème médical oui, mais pas si je suis en bonne santé ».

« Si je suis cardiaque, oui ».

Toutefois, certaines personnes, en particulier les femmes, sont plus sensibles aux avantages d'une puce intégrée permettant un **suivi médical préventif**. Elles donnent l'exemple du cancer du sein, maladie dont le dépistage et la prévention ont déjà fait leurs preuves :

« Sachant qu'une femme sur dix mourra du cancer du sein, si on peut me le dire à temps, je veux bien ! »

« Un cancer pris à temps, tu peux le guérir bien, par exemple ! »

Ainsi, si l'intervention préventive peut être acceptée, cette acceptation est restreinte à certaines maladie. Ne plus faire cas des exceptions et généraliser une telle pratique est une idée entièrement rejetée :

« Il y a des maladies pour lesquelles ça peut servir, mais ça ne doit pas se généraliser ».

L'individu ne veut pas toujours être considéré comme un potentiel malade et l'idée de **généralisation** fait naître la peur sous-jacente de **l'obligation**, liée à la **peur de la perte d'autonomie** et de **l'uniformisation**, liée à la **perte de l'individualité**.

3. Le problème de l'irréversibilité et du choix : pouvoir le retirer

Le désir de préserver son autonomie par le choix – volonté des individus que nous avons déjà étudiée dans la première partie de ce rapport – est d'autant plus marqué pour les objets communicants incorporés que s'y ajoute la notion de **d'irréversibilité**. Une personne évoque ce problème avec humour, en exprimant la difficulté de changer d'opérateur si le téléphone est intégré dans la bouche :

« Le jour où tu veux changer d'opérateur, quand tu l'as dans la bouche, c'est pas facile ! »

C'est pourquoi, à performance égale, certains individus choisissent une bague communicante ou un T-Shirt communicant plutôt qu'une puce :

« La bague c'est bien, parce qu'on peut l'enlever, on a le choix ! »

« Je suis complètement pour quelque chose d'extérieur, parce qu'on a le choix de pouvoir l'enlever ».

Par ailleurs, l'idée d'intervention chirurgicale faisant peur fait qu'un objet prêt du corps est plus facilement accepté qu'un objet dans le corps :

« Je les rejoins sur le fait de pouvoir l'enlever. Je ne supporte pas l'idée d'intervention, d'injection ».

« Et puis, avec la bague, on ne subit pas d'intervention ».

La notion d'utile quant à l'acceptabilité de l'incorporation des objets communicants est donc liée aux deux dimensions déjà étudiées : la volonté d'autonomie et le refus de l'assistanat.

B. L'ACCEPTABILITE DE L'INCORPORATION ET L'IMAGE SYMBOLIQUE DU CORPS : UN IMAGINAIRE DE L'APPROPRIATION

L'acceptation de l'intégration d'un objet communicant dans son corps est liée à la matérialité de celui-ci. Nous allons maintenant analyser l'imaginaire des matières acceptables par les individus, dépendant de l'image qu'ils ont de leur corps. Cette image est difficile à appréhender car elle est construite autour de perceptions « non rationnelles ». En effet, bien que pouvant se concrétiser par des manifestations physiques comme le dégoût par exemple, ces ressentis sont dépendants d'une construction symbolique.

1. Les matières acceptables dans son corps

Nous allons maintenant analyser **l'acceptabilité des matières** suivant qu'elles sont **organiques** ou **synthétiques** afin de voir quelles sont les représentations associées à ces deux sortes de matières et, par conséquent, quels sont les degrés d'acceptabilité qui leur sont accordés. Lors de l'animation de groupe, nous avons cherché à faire émerger les différentes perceptions vis-à-vis de l'intégration d'une puce synthétique d'une part, et des organes vivants d'autre part.

a. L'acceptabilité ambivalente de l'intégration de matière organique

La greffe d'organes humains est devenue quelque chose de courant et pourtant l'intrusion de matière organique dans le corps est loin d'être quelque chose de facilement accepté. C'est cependant la matière qui semble s'adapter le plus facilement au corps :

« Mais, après réflexion, plutôt les organes d'animaux ; finalement ça s'adapte mieux au corps ».

Si l'acceptation en terme physique semble plus réalisable à travers l'utilisation de matière organique que de matière synthétique ou métallique, à cause de la proximité de composition de cette matière avec celle du corps, le frein de cette acceptabilité est de l'ordre du psychologique :

« Si c'est vital, c'est vraiment personnel, il faut le vivre, mais psychologiquement, c'est pas évident ! »

En effet, symboliquement le corps, et ce qui le constitue, n'est pas neutre. Tout d'abord, un corps n'est pas anonyme, il fait partie d'un tout qui correspond à **l'identité d'un individu**. De plus, dans cette identité, il est sans doute la partie la plus **intime et personnelle** : il fait partie du patrimoine privé de l'individu. C'est pourquoi, les interviewés évoquent le fait que **les organes et le corps sont des choses qui appartiennent aux seuls individus qu'ils composent** et qu'il est donc difficile de s'approprier ceux de quelqu'un d'autre. **La notion d'appartenance** revient par conséquent souvent dans le discours comme raison du refus ou de la difficulté d'accepter ce corps étranger :

« Et pourquoi pas un organe synthétique ; c'est peut-être la meilleure solution, alors que l'idée que ce soit quelque chose qui appartient à quelqu'un d'autre... »

« Ce qui me dégoûte le plus entre les organes d'animaux, les greffes d'humains et la puce ? Je ne sais pas trop. Peut-être les organes ; je ne me sentirais pas de mettre quelque chose d'un autre vivant ».

Le don d'organe apparaît en fait comme synonyme de don de soi, avec l'ambivalence que ce don porte en lui : un geste beau mais difficilement acceptable puisque l'organe continue d'appartenir à la personne de laquelle il provient, bien qu'elle l'ait donné. C'est pourquoi les individus évoquent le fait de « vivre par quelqu'un d'autre ». Ainsi, bien que le donneur soit mort, il continue de vivre dans le receveur :

« Moi, c'est quelque chose que j'aime bien, dans le sens don d'organe, savoir que je peux continuer à vivre par quelqu'un d'autre. Moi, je trouve ça beau ».

Cette vie de l'organe après la mort du donneur est symbolisée pour les individus par la **notion d'âme**. L'homme est mort mais son âme reste :

« A la limite, je serais peut-être moins gênée par un animal qu'un humain, parce que me dire que l'humain est mort, il y a encore son âme... »

« Les organes, c'est plus intime que les os. On dit organes vitaux, c'est comme si ça avait une âme. Un organe, ça appartient à quelqu'un d'autre, alors qu'une broche, c'est plus un objet ».

Par conséquent, si la matière organique s'adapte mieux au corps humain, cette intégration est perçue comme l'intrusion d'un autre corps vivant, comme un alien qui vivrait en soit :

« La greffe d'animaux, ça me dégoûte, c'est quelque chose d'autre qui vit en moi, ça me fait « zarbi », ça me paraît fou ! »

Celui-ci prend vie en nous et peut du même coup devenir envahissant, contrairement aux os ou au métal perçus comme des matières inertes. Le dégoût du vivant dans le vivant est lié à la peur d'un corps étranger qui peut vivre en nous, nous envahir, voire nous détruire puisqu'il a sa vie propre, ses défenses et ses bactéries à lui :

« J'aurais du mal à hiérarchiser [entre le métal et la greffe d'organes animal], parce que c'est pas la même chose. Le métal, c'est un corps mort, dur, et l'organe ça vient d'un être vivant, c'est organique, mais du même coup, c'est plus envahissant. Et il y a un truc un peu sale, leurs bactéries et tout ça, c'est pas les mêmes que les nôtres... »

Pour cette ensemble de raisons certains préfèrent la puce, constituée, d'après les personnes présentes à la table ronde, de matière, de matière synthétique ou métallique :

« Moi, j'ai pas d'a priori, mais je préférerais quelque chose de synthétique, donc la puce ».

L'intégration de la puce serait un moindre mal :

« Un autre organe humain, aussi, ça c'est plutôt pas évident à accepter non plus. C'est pire que la puce ».

Le rejet du vivant est donc comparatif et relatif.

b. Le rejet « naturel » du métal à l'intérieur du vivant

Par opposition, comme nous l'avons remarqué précédemment, le métal et le synthétique sont des matières inertes. Ainsi, si les organes peuvent se faire accepter dans notre corps et par notre corps, les matières métalliques sont **trop loin de notre constitution pour s'y adapter. Un objet mou semble plus acceptable :**

« Les métaux, c'est assez dégoûtant, ça rouille, c'est trop dur. Ça me dégoûte, et en même temps, c'est comme ça que j'avais imaginé une puce. Mais mou, ça serait mieux ».

Par ailleurs, si matières métalliques n'ont pas les désavantages symboliques de la matière organique, elles font elles aussi partie d'un imaginaire négatif. Intégrer de telles matières dans le corps de l'homme évoque un monde futuriste, monstrueux et inconnu, dont les individus ont peur :

« Les métaux, ça me fait plus peur ! »

« Je dis tuyauterie, mais en fait c'est des fils de fer, c'est monstrueux, c'est dégueulasse ! »

Comme si intégrer dans le corps humain les mêmes matières que celles utilisées pour construire les machines allait rendre l'homme telle une machine :

« J'accepterai seulement si c'est une question de vie ou de mort, mais je préférerais un organe vivant plutôt qu'une puce. Car avoir une machine en moi... On n'est pas des machines ! »

Nous retrouvons ici, l'idée de Claude Fischer⁹, qui en parlant de l'alimentation dit : *« nous devenons, ce que nous mangeons »*. Cette conception se retrouve donc validée dans la notion globale d'incorporation. Tout ce passe comme si l'incorporation d'un aliment, de même que celle d'un objet, impliquait une incorporation de ses propriétés. C'est pourquoi l'intégration d'un objet communicant dans le corps a des conséquences sur l'identité de l'individu.

⁹ Fisher C., 1990, *L'omnivore*, Odile Jacob.

2. L'image acceptable de son corps : un rapport à la « normalité »

a. Du corps étranger à son appropriation : l'intégration à son « patrimoine santé »

Le corps étranger comme une « puce médicale » (qui prévient le médecin en cas de baisse de forme ou de problème de santé) peut finir pour certains par s'intégrer dans le « **patrimoine santé** » de la personne ; l'objectif étant de pouvoir oublier cette intrusion dans son corps :

« Moi, je préfère un truc intégré, intime, qu'on oublie complètement ; j'ai un copain qui a été opéré à corps ouvert, ils lui ont refait toute la tuyauterie et il vit avec ça ! C'est comme un bridge finalement, ça dépend de la forme de ce truc-là. Moi, je suis complètement contre le côté accessoire ; une fois que j'ai un implant, je ne veux plus m'en soucier ; une fois que c'est intégré, ça fait partie de mon patrimoine santé, je préfère que ça fasse partie de moi ; j'intègre quelque chose, c'est moi ».

A la suite de ces remarques, d'autres personnes ont émis des idées allant dans la même direction, à savoir **ne plus avoir à se soucier de l'objet, l'oublier**, même si cet oubli est plus évident pour certains que pour d'autres :

« Moi effectivement, je préfère le côté libre de pas avoir de bague, de T-shirt, etc., et il y aurait l'intérêt avec une puce de ne pas s'en soucier ».

« Avec le temps, je finirai par oublier que c'est là, mais là, pour l'instant, je le vois comme un corps étranger ».

Si certains pensent pouvoir oublier à plus ou moins long terme l'existence d'une matière non organique dans leur corps, d'autres pensent au contraire ne jamais pouvoir la considérer comme faisant partie de soi :

« Ca me fout la trouille qu'on me rajoute un truc, j'aurais du mal à me dire que ça va faire partie de mon patrimoine ; c'est le bug, ça restera un corps étranger, pour moi ».

Nous pouvons constater une trajectoire de l'acceptabilité sous forme d'étapes du ressenti : du dégoût, on passe au viol et à la perte, jusqu'à l'oubli.

b. La nécessaire invisibilité

Intégrer des objets communicants dans son corps correspond à une vision futuriste de l'évolution humaine. C'est pourquoi les références aux films de science-fiction, où les héros sont mi-homme, mi-machine, sont nombreuses. Mais, si cette vision est acceptée et amuse dans les films et les livres, l'individu n'est tout de même pas prêt à accepter de devenir un *Robocop*. L'idée même dégoûte et il semble que ce qui choque le plus soit la visibilité de cette

transformation. Que l'intégration ne soit que partielle et que, par conséquent, il y ait une possibilité de la voir de l'extérieur. **C'est donc aussi en terme d'apparence, qu'il faut traiter la notion d'acceptabilité :**

« Aujourd'hui, il y a plein de méthodes qui sont ambiance « prise sur le corps ». Y'a un côté objet. Robocop, ça fait suintant, c'est dégueulasse, alors que si c'est vraiment dedans, on oublie ».

« Ce qui me dégoûte, c'est l'intérieur qui donne sur l'extérieur, le côté dedans, c'est dégueulasse ».

Afin de ne pas ressembler à une invention futuriste, tout droit sortie d'un livre de science-fiction, les individus évoquent tous la nécessité de l'invisibilité extérieure de la matière incorporée, l'objectif étant de garder une apparence normale :

« Moi je voudrais qu'on me la mette dans un endroit où ça se voit pas : dans les cheveux ! »

« En plus, c'est diminuant d'avoir des signes extérieurs de cette dépendance ».

« Si c'est branché, c'est terrifiant. Faut que ce soit invisible ».

De plus, il s'agit d'être capable de l'oublier et, par conséquent, il ne faut ni pouvoir la voir, ni pouvoir la sentir :

« Faut pas qu'elle soit visible à l'œil nu, faut pas qu'on le sente ».

« Faut pas qu'on la voie sous la peau ».

Le corps est un tout fini et protégé par son enveloppe extérieure, la peau. Si cette dernière est transpercée, l'homme devient plus vulnérable :

« Le côté prise, branché, ça fait pas propre, on va choper plein de trucs ».

L'image de *Ghost in the shell*, où une femme se fait brancher des électrodes dans la nuque évoque aussi cette idée de **vulnérabilité** :

« Le branchement, c'est infernal, c'est gravissime, ça fait robot. N'importe qui peut s'emparer de toi ».

Au-delà de l'apparence, la volonté d'oubli et d'invisibilité de l'objet communicant incorporé cache un questionnement existentiel. Dans la mesure où nous devenons ce que nous incorporons, **que devient l'homme ayant incorporé un objet communicant ?** Nous

allons maintenant chercher à comprendre **quelles sont les représentations sociales des conséquences d'un tel geste.**

C. LA DESHUMANISATION COMME CONSEQUENCE DE L'INCORPORATION DES OBJETS COMMUNICANTS

L'imaginaire du progrès repose sur une opposition entre la possibilité d'une vie meilleure et les risques de dépendance qu'elle suppose. L'imaginaire du progrès est lié à celui de la science. En effet, le progrès c'est d'abord l'avancement scientifique. La réflexion sur le progrès et le positionnement social qu'elle détermine porte sur les applications diffusées par l'ensemble d'un savoir développé par les scientifiques. La légitimité accordée à ce savoir nous semble en ce sens être essentielle. Faire avancer la science, c'est repousser les limites du savoir, et donc de l'intelligence humaine. C'est affirmer la supériorité de l'homme sur son environnement. Et la recherche scientifique ne connaît pas de limite *a priori*. Le seul risque est **un risque symbolique**, celui d'atteindre la connaissance divine, et, de ce fait, de s'approprier des pouvoirs divins. Ainsi, comme le souligne encore Victor Scardigli, **l'avancée scientifique représente une transgression : dépasser les limites de la condition humaine.**

Cette transgression est claire dans l'imaginaire des objets communicants intégrés au corps. Elle s'est manifestée de trois manières lors de la table ronde¹⁰. Premièrement, par l'idée que le corps de l'homme est un tout fini et complet, auquel **il ne faut rien ajouter**. Deuxièmement, par l'idée que le système humain est subtil et complexe et que **l'homme n'est pas capable de transformer sa nature**. Troisièmement, par l'idée que **l'homme est mortel et qu'il ne faut pas essayer de changer cette donnée**.

De plus, comme incorporer un aliment ou un objet implique l'incorporation de ses propriétés, l'individu envisage la dénaturation de l'homme en conséquence de l'incorporation d'objet communicant.

1. Le corps comme un « tout » intouchable

a. On ne peut rien ajouter à son corps, il est fini et limité

Toucher au corps est une transgression. Si sa connotation négative est amoindrie dans le cas de la maladie, c'est parce qu'elle permet de rétablir quelque chose de défaillant dans le corps de l'homme, quelque chose qui était « *là au départ* », donc naturel. Parallèlement, si l'intégration est difficilement acceptable dans les autres cas – souvent perçus comme futiles – c'est parce qu'elle correspond à un ajout artificiel, un « plus » dont l'homme s'est toujours passé.

¹⁰ Rappelons que l'idée de l'intégration de barrettes de mémoires dans le corps a été évoquée lors de la table ronde, et que les verbatims cités sont issus des discussions autour de cet exemple.

Ainsi, intégrer quelque chose dans son corps est porteur de gêne lorsque la chose n'était pas présente initialement :

« Ca me dérange d'incorporer quelque chose qui n'était pas là au départ ».

Cela correspondrait à **changer la nature de l'homme, transgression qui s'accompagne d'un dégoût et d'une perte d'identité**. En effet, en n'étant plus *fait comme avant* l'individu peut être amené à ne plus se reconnaître, à ne plus savoir qui il est, ni ce qu'il est :

« Moi, me rajouter un truc ça me dégoûte, ça voudrait dire que je ne suis plus fait comme avant ».

« Y a des limites, quand même ! ce qui fait qu'on est des êtres humains, et ce qui fait qu'on maîtrise plus rien ; qu'est-ce qu'on est après ? »

Si l'idée de greffe dans le corps pour remplacer **un organe défaillant est acceptable**, celle d'une intégration d'**un corps étranger dans le cerveau l'est beaucoup moins**. Le **cerveau semble en effet être une partie du corps complètement tabou**, à cause de la finesse de son fonctionnement et de la claire circonscription de son espace par la boîte crânienne. Par conséquent, **tout ajout dans la tête dérange, dégoûte et semble impossible à envisager** :

« L'idée de greffe dans le corps, ça va, mais dans la tête ça me dérange vraiment. Je me dis que matériellement, incorporer des choses dans la tête, ça veut dire que ça passe au delà de la boîte crânienne ».

« Moi les choses dans la tête ça me dégoûte ».

« La grosse différence, c'est que tu l'as dans ton cerveau. Tout ce que vous avez dit, je veux bien, mais pas dans mon cerveau, pas dans mon corps. C'est une répulsion physique. Et même si c'est vital, les gens le vivent mal ».

b. Le système humain est trop complexe pour y intervenir

Les individus ne pensent pas, **par lucidité ou par croyance**, que l'homme soit capable d'intervenir à une telle échelle sur lui-même. Le mécanisme humain est considéré comme *trop subtil* pour qu'on puisse y intervenir en aboutissant à l'objectif recherché : améliorer les capacités humaines, se protéger de la maladie et de la mort. :

« Le mécanisme humain est tellement subtile que j'ai du mal à croire qu'on arrive à foutre des trucs dans la tête sans qu'il y ait des conséquences graves à long terme ».

De plus, l'intégration d'objet comme un bridge dans la bouche n'étant pas toujours accepté par le corps, il semble impensable de pouvoir intégrer quelque chose d'encore plus complexe dans une partie du corps encore plus mal connue comme le cerveau :

« On a déjà des problèmes avec les dents, alors j'y crois vraiment pas ».

La complexité du système humain n'est pas encore totalement comprise ni maîtrisée par l'homme. C'est pourquoi, sans être véritablement considéré comme un « péché », ce type d'interventions semble impossible à réaliser :

« Moi, ça me paraît trop beau, ils vont te mettre une puce et on va tout savoir. C'est pas réalisable ! parce que l'être humain, c'est compliqué ! »

L'homme est plus complexe qu'un ordinateur. S'il maîtrise l'outil informatique, qu'il a lui-même conçu, il n'en est pas de même pour la machine humaine :

« Et puis, apprendre avec des barrettes, c'est un leurre. C'est super simple comme principe, les barrettes de mémoire, comme pour un ordinateur, mais notre corps c'est un tout ; notre mémoire aussi se construit, il y a des choses qu'on oublie, qui ne se retiennent pas. La psychologie humaine est trop complexe ; avec des barrettes, ce n'est pas possible ».

c. L'homme est naturellement fait pour mourir

Enfin, **la transgression ultime est celle de tenter de transformer sa nature d'homme afin d'éviter la mort.** Se transformer en ajoutant des objets à l'intérieur de son corps est une conséquence de l'oubli de son destin de mortel :

« On est en train de se mettre plein de trucs à l'intérieur pour rallonger la vie, mais on oublie qu'on doit mourir aussi ».

Par ailleurs, chercher à se transformer en faisant des greffes semble absurde : cela correspond dans les esprits de quelques interviewés à tuer un autre être vivant, afin de maintenir un autre en vie. Ceci semble encore une fois correspondre au fait de **nier la nature mortelle de l'homme** :

« Ca me paraît assez fou, on te met un truc pour que tu survives, et on va prendre le truc d'un autre vivant. Peut-être que je dois mourir aussi ! »

Pour finir, remarquons que **certains savoirs effraient les individus. Se préserver de la mort**, grâce à une puce permettant de transmettre toutes les informations sur les évolutions et les comportements de son corps à un médecin, **est de l'ordre du surnaturel, voire de l'anti-**

naturel. Pour certains, la capacité de cette machine est semblable au fait de faire un voyage dans le futur permettant de connaître la date de sa mort :

« J'aimerais pas avoir une machine dans mon corps qui donne des informations. Moi j'ai peur de savoir, c'est comme savoir à l'avance qu'on va mourir à tel moment parce qu'on est allé dans le futur ! »

2. La nature de l'homme en question

a. La peur de devenir des robots

L'homme est un être de culture. Cette culture s'acquiert lors de sa socialisation et « vit » en chaque individu grâce à la mémoire. Sans elle, l'homme est rabaisé au rang d'objet :

« L'histoire des barrettes de mémoire, ça me dérange énormément, c'est tout le fondement de notre éducation par la société, par l'école. Tout ce que tu apprends c'est avec des efforts, des fois c'est chiant et des fois c'est passionnant et avec les barrettes tu passes à côté de tout ça ».

« La mémoire, c'est un travail, et ça nous ramènerait au rang d'objet ».

Certains sont séduits par un logiciel qui nous permettrait de parler une langue en un instant¹¹, sans jamais l'avoir apprise :

« On pourrait parler toutes les langues, avoir un traducteur simultané ! »

D'autres envisagent cette perspective avec tristesse. La perte de tout ce qui accompagne **l'apprentissage d'une langue** serait une conséquence incontournable. Pourtant, cette phase d'apprentissage semble essentielle pour la construction de l'individu. C'est pourquoi, ne plus avoir à passer par un apprentissage naturel donne à l'individu le sentiment de **devenir un robot** :

« Apprendre les langues par un logiciel, c'est triste. Il y a beaucoup plus que juste le vocabulaire quand on apprend une langue, et ça on passe à côté. Moi, j'aurais l'impression d'être un robot ».

Les apprentissages complexes, qui élèvent l'homme au rang d'animal intelligent, sont **le fruit de l'effort** de chaque individu. C'est pourquoi ne plus avoir à faire d'effort est perçu comme quelque chose de diminuant. Cette diminution est envisagée comme dangereuse et effrayante :

¹¹ Exemple proposé par l'une des personnes présentes.

« T'as zéro effort pour acquérir des connaissances intellectuelles, c'est effrayant ! »

En déléguant ce type de travail à une machine, **l'individu appréhende de perdre sa dimension humaine** :

« Là, c'est dangereux [les barrettes de mémoire] parce qu'on devient complètement des robots ! »

Au lieu d'être une libération et une amélioration de la condition humaine, les objets communicants intégrés participent à la destruction de notre nature humaine. En effet, à la question d'une personne dans la salle *« qu'est ce qu'on devient après ? »*, exprimant la **Crainte de ne plus connaître son identité**, une autre personne a répondu : *« On devient rien »*.

b. La peur de l'uniformisation et de la perte de l'individualité

Chaque individu se considère comme un être unique. En conséquence, **normaliser ses capacités est perçu comme une atteinte à l'individualité**. La peur de l'uniformisation de l'homme est alors sous-jacente :

« Avec des barrettes de mémoire, on devient tous pareil, tous sur le même modèle, les mêmes potentialités de mémoire ».

« Le risque, c'est l'absence de curiosité au bout d'un moment, on schématise notre façon de penser ».

La peur de la manipulation est elle aussi évoquée. Si l'on est capable d'intégrer de la connaissance grâce à une puce, tout type d'intégration, dont les plus effrayants, sont alors envisageables :

« Et si on peut se mettre ça dans la tête, on peut aussi te mettre des choses effrayantes ».

La mentalité de l'homme devenant artificiellement construite, le sens critique et le **libre arbitre** deviendraient inexistantes. L'individu perdrait ainsi sa **liberté de penser** :

« T'as zéro effort à fournir, zéro libre arbitre, c'est effrayant ! »

L'individu a besoin d'exprimer son unicité, en agissant, en construisant sa personnalité. Il a besoin de faire et non de « faire-faire »¹², surtout lorsqu'il s'agit d'actions aussi personnelles que la réflexion :

« On aura plus de travail à faire soi-même sur la mémoire. La mémoire est sélective, c'est très bien, j'aime bien faire les trucs moi-même. Je veux bien avoir la puce médicale, mais pas tout quand même ! »

Par ailleurs, l'homme est perçu comme un être sans limites en terme de capacités intellectuelles, et l'idée d'insérer des barrettes, dont le contenu serait obligatoirement limité, est considéré paradoxalement comme une **diminution**, et non comme une amélioration :

« En plus, autant je pense que les capacités de l'être humain sont infinies, autant avec les barrettes tu as des limites ».

« Je me dis que ça ne serait pas le progrès mais de l'abrutissement ».

Enfin, remarquons qu'il a tout de suite été entendu que les barrettes de mémoire ne seraient pas données mais vendues. Ainsi, tout le monde, ou presque, pourrait acquérir des connaissances, par le simple fait d'avoir de l'argent et ceci dévaloriserait complètement le résultat obtenu. Il n'y aurait **plus aucun mérite**. C'est pourquoi, **pouvoir acheter des capacités intellectuelles fait perdre le sens de l'effort et, plus généralement, « le sens des choses »** :

Si c'est plus le fruit de ton effort, mais que tu peux l'acheter, ça me fait peur, on perdrait le sens des choses. C'est du dopage incorporé !

Cette « marchandisation » de **la mémoire et de la connaissance** implique que ces capacités **ne sont plus propres aux individus mais deviennent des biens ou des services comme tous les autres**, c'est-à-dire achetables et anonymes. Cette idée fait *peur* car la « **marchandisation** » est un phénomène qui s'accompagne d'une certaine manière de la perte de valeurs et de sens pour les individus. La symbolique négative de la « marchandisation » serait alors optimale, puisque **l'homme deviendrait lui-même une marchandise**.

La crainte de l'incorporation est liée au fait qu'elle entraîne une uniformisation des capacités de tous les individus et, par conséquent, une perte des caractéristiques individuelles, caractéristiques permettant à chacun de se sentir unique.

¹² Cf. Kaufmann J.-C., 1995, *Faire ou faire-faire*, Presse Universitaire de Rennes ; et, Bonnet M. & Bernard Y., 1998, *Services de proximité et vie quotidienne*, P.U.F.

CONCLUSION

De manière classique, **l'imaginaire des objets communicants**, de même que celui du progrès et de la science, **oscille de façon paradoxale entre vie et mort, paradis et enfer**. Cette imaginaire se situe donc **sur un continuum** dont les pôles sont, d'une part l'amélioration de la condition humaine, les objets communicants participant à la construction d'un **monde de libération**, et, d'autre part, la destruction de l'homme, puisqu'ils l'entraînent par ailleurs dans un **monde d'aliénation et d'uniformisation**.

Si, à l'ère du « faire-faire », les individus se sentent libérés des tâches astreignantes, ils sentent par ailleurs leur liberté menacée par l'arrivée de ces objets. Nous avons remarqué le **comportement paradoxal de l'individu qui souhaite être assisté en même temps qu'autonome**. La délégation des services touche à la question anthropologique de la place et du **déplacement des frontières entre l'intime, le privé et le public**. Les consommateurs sont à la fois **séduits par l'utilité** des objets communicants et **repoussés par cette intrusion dans leur vie privée**. Par ailleurs, nous avons remarqué qu'il existe un **imaginaire de la conspiration**. D'où, une méfiance *a priori* à l'égard des objets communicants évoquant le traçage et le flicage, perçus comme une atteinte à leur liberté. Ce besoin d'autonomie et de liberté se concrétise par la volonté d'avoir le **choix**. Sans ce choix, l'individu se sent contraint, aliéné et dépendant des objets pourtant construits pour lui être utile. Il a l'impression d'être contrôlé, canalisé et, du même coup, dépossédé d'une expérience personnelle.

En ce qui concerne les objets communicants de troisième « génération », nous avons constaté qu'il existe une **échelle de l'acceptation de l'incorporation des objets**. L'intégration d'une puce dans le corps est légitime lorsqu'elle est vitale. De fait, **plus l'objet est supposé utile, plus l'acceptation de son incorporation est possible**.

Nous avons retrouvé dans notre étude des échos à l'idée de Claude Fischer qui écrit au sujet de l'alimentation : « nous devenons ce que nous mangeons : l'incorporation fonde l'identité ». En effet, tout ce passe comme si **l'incorporation d'un objet impliquait une incorporation de ses propriétés**. C'est pourquoi l'intégration d'un objet communicant dans le corps a des implications différentes sur **la représentation identitaire de l'individu** en fonction de sa **matérialité**. S'il est en matière organique, l'individu a l'impression de posséder une autre vie en lui ; s'il est en métal ou en matière synthétique, il a l'impression de devenir un homme machine. La crainte de ne plus être **un individu « normal »** est alors ressentie.

Afin d'éviter d'avoir une vision de soi comme un être a-normal, les individus attachent de l'importance au fait de ne pas sentir ni de voir l'objet incorporé : il faut pouvoir l'oublier et garder une **apparence normale**, une apparence humaine. Cependant, nous avons remarqué qu'au-delà de la notion d'apparence, la volonté d'oubli et d'invisibilité de l'objet communicant incorporé soulève un questionnement d'ordre existentiel. Dans la mesure où nous devenons ce que nous incorporons, **que devient l'homme qui a incorporé un objet**

communicant ? Le seul risque est **un risque symbolique**, celui de la **transgression : dépasser les limites de la condition humaine**. Incorporer des objets transforme la nature de l'homme, et toucher à sa nature est de l'ordre du **sacré**. La peur est celle que l'on fasse de **l'être humain une marchandise**, et qu'il perde ses **caractéristiques individuelles et, par conséquent, son unicité**.

Ainsi, les peurs latentes présentes tant pour les objets communicants de deuxième « génération » que pour ceux de troisième « génération » relèvent de la peur d'une **uniformisation** des individus entraînant la **négation de l'individualité**.

Nous retrouvons dans cette étude, un paradoxe classique du comportement humain : d'une part, **la volonté d'être comme tout le monde**, en gardant une apparence normale, et en ne touchant pas à sa nature d'homme, et, d'autre part, **la volonté d'être unique**, en préservant sa personnalité.

BIBLIOGRAPHIE

BATESON G., T. I 1977, T. II 1980, *Vers une écologie de l'esprit*, Seuil.

BONNET M. & BERNARD Y., 1998, *Services de proximité et vie quotidienne*, P.U.F.

KAPFERER J-N, 1985, *Les chemins de la persuasion, Le mode d'influence des médias et de la publicité sur les comportements*, DUNOD.

KAUFMANN J.-C., 1995, *Faire ou faire-faire*, Presse Universitaire de Rennes.

FISHER C., 1990, *L'omnivore*, Odile Jacob.

SCARDIGLI V., in GRAS A., POIROT-DELPECH S. (éds.), 1989, *L'imaginaire des techniques de la vie quotidienne*, L'Harmattan.

ANNEXES

GUIDE D'ANIMATION DE LA TABLE RONDE

TABLEAU SIGNALETIQUE

GUIDE D'ANIMATION DE LA TABLE RONDE

I. L'UNIVERS DE LA MODERNITE ET DES NOUVELLES TECHNOLOGIES

- Si je vous dis « **invention** », qu'est-ce que ça vous évoque ?
 - qu'est-ce qui est positif ?
 - qu'est-ce qui est négatif ?

Pour vous, quelles sont les grandes inventions de ce siècle ?

Et quelles seront les grandes inventions du siècle prochain ?

- Pour vous, c'est quoi un objet communicant ?

On part de la définition d'objets communicants comme étant des objets qui peuvent communiquer directement entre eux , pour faciliter la vie des usagers et pour réduire les interfaces. Par exemple :

- dans la maison : le frigidaire passe seul sa commande au supermarché
- au bureau : vous écrivez sur un paper board qui transmet directement l'information à des interlocuteurs dans un autre endroit, par un système d'encre communicante
- en mobilité : pendant un voyage, votre mobile vous envoie des infos sur le village dans lequel vous passez. Ou bien la veste communicante
- ce sont aussi des objets intégrés dans le corps, comme des puces pour transmettre des informations sur vos biorythmes.

On reviendra sur certains de ces objets, mais je vais vous demander de partir sur cette idée des objets communicants pour les exercices qui suivent.

II. LES REPRESENTATIONS

1. Concassage

- Si je vous dis **objet communicant** , qu'est-ce que ça vous évoque ?
 - qu'est-ce qui est positif ?
 - qu'est-ce qui est négatif ?
 - A quoi ça sert (verbe)
 - Comment le qualifier ? (adjectif)
- Quels sont les **éléments** des objets communicants ?
- Quels sont les **objets** des objets communicants ?
- Quels sont les **lieux** des objets communicants ?
- Quelles sont les **personnes** des objets communicants ?
- Quelles sont les **occasions** des objets communicants ?
- Quels sont les **dangers** des objets communicants ?

- Quels sont les **apports** positifs des objets communicants ?
- Finalement, c'est quoi l'**ambiance** des objets communicants ?
- Si les objets communicants étaient un film ?

2. **Portrait chinois :**

- Si les objets communicants étaient un animal ?
- Si les objets communicants étaient une matière ?
- Si les objets communicants étaient un personnage célèbre ?

III. LES OBJETS A TESTER

2^{nde} génération

- **la montre téléphone portable GPS** : un exemple de fonctionnalité = quand vous passez dans un village, la montre vous indique quelles sont les spécialités de la région, où est-ce que vous pouvez acheter telle chose. *Traçage*

- **un « patch émotionnel »** : collé sur votre bras, il transmet vos émotions à des personnes que vous avez choisies. Il est sur le bras, pourrait-il être ailleurs ? *Autonomie*

- **le stylo communicant** : vous écrivez sur un papier, et votre correspondant reçoit directement votre message sur une interface (ordinateur, téléphone, PDA, paper board)

- **les lunettes communicantes**, de maintenance informatique, ou de muséographie : sur un objet en particulier, dans un musée, les lunettes déroulent une série d'information, mettent en scène un personnage dans son utilisation d'un vieil outil par exemple. Pour les lunettes de maintenance informatique, une main virtuelle vous indique les opérations à suivre.

Questions sur un des objets choisis :

- cet objet, vous en pensez quoi ?
- c'est un objet qu'on va trouver où ? quand ?
- c'est un objet pour qui ?
- faire le portrait de cette personne

3^{ème} génération

- **des capteurs intégrés au corps**, qui prennent vos biorythmes (cardiaque, température, etc.) pour les transmettre directement à votre médecin traitant ou à l'hôpital.

- Essayer la **bague** qui capte les signes vitaux, pour une même fonctionnalité sans intégration au corps.

- **des barrettes mémoires**, intégrées quelque part dans le cerveau, qui permettent d'optimiser vos performances de mémoire

Questions sur un des objets choisis :

- cet objet, vous en pensez quoi ?
- c'est un objet qu'on va trouver où ? quand ?
- c'est un objet pour qui ?
- faire le portrait de cette personne

- Si on teste l'idée d'une **puce dans le corps**, ce serait pour **quelle utilité** ? est-ce que ce devra être utile ? est-ce que ça pourra être futile ?
- Projectif sur le visuel de la scarification :
- Selon vous, est-ce que l'intégration d'une puce dans le corps **ça fait mal** ?
- Pour quoi vous accepteriez de souffrir ?

- Si je vous dis **incorporation**, ça vous évoque quoi ?
- Est-ce que vous connaissez des **corps étrangers** qu'on incorpore sous la peau ?
- Pour vous par exemple, est-ce qu'un **bébé** dans le ventre de sa mère est un corps étranger ?
- Une greffe d'un **organe animal**, dans le corps humain, est-ce que c'est un corps étranger ?
- Du silicone ?
- Un pace-maker ?

- Si on résume les points positifs et négatifs de l'intégration dans le corps ?
- qu'est-ce qui dégoûte ?
- (voir idée de vivant / pas vivant – si ça sort, si ça rentre (manga))

IV. CONCLUSION

- Quel serait pour vous l'objet idéal, qui vous faciliterait la vie ?
- Comment est-ce que vous voyez l'évolution des objets communicants ?
- Si on résume, quels sont pour vous les grands points positifs, et les points négatifs ?
- Si on reprend tous les objets qu'on a pu citer, quels sont ceux que
 - vous espérez
 - vous tolérez
 - vous refusez
- Parmi tous les objets qui vous entourent au quotidien, quels sont ceux les plus susceptibles de devenir « communicant » ?

VI. CATEGORISATION

A partir d'une sélection de visuels, issus du cahier graphique, on propose à une personne du groupe de classer ces visuels, dans un ordre qui lui est propre, et de lui faire ensuite expliciter cet ordre.

Les visuels : 17.18.27.6.1.2.4.11.13.8.29.9.32.28.23.24.20.10.19.5.7.30

LEGENDE VISUELLES

1. téléphone montre
2. Internet dans un doigt
3. robe ordinateur
4. breep breep
5. vision assistée par ordinateur
6. surveillance playmobiles
7. piercing nez / lèvre
8. œil antenne
9. générateurs d'holéomaquillage
10. Robot team
11. happyman
12. deux hommes branchés entre eux
13. de quoi seront faits nos organes
- 14.
15. sim card
16. gobelets porcelaine
17. votre maison à réponse à tout
18. clavier de veste communicante
19. accessoires futuristes
20. écouteurs traducteurs
- 21.
22. will it go global ?
23. bébé disquette
24. XIII
25. main électronique
- 26.
27. puce
28. hunting hackers
29. manga cheveux roses
30. Scarification
31. Famille robots
32. Assistance au ventricule
33. Manga noir et blanc visage d'homme branché
37. Puce verte

TABLEAU SIGNALÉTIQUE

Recrutement Table Ronde Objets Communicants

Sexe	AGE	Profession
femme	43 ans	Infirmière
femme	60 ans	Retraitée
homme	41 ans	Electricien
homme	47 ans	Web Master
homme	33 ans	Directeur artistique
homme	26 ans	Informaticien
homme	31 ans	Démographe
femme	44 ans	Institutrice
femme	26 ans	Etudiante en thèse
femme	25 ans	Economiste